

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Unni WIKAN : *Managing Turbulent Hearts. A Balinese Formula for Living*. Chicago et Londres. The University of Chicago Press, 1990, xxvi + 343 p., bibliogr., notes, glossaire, photos.

par Jacqueline Bouchard

Anthropologie et Sociétés, vol. 17, n°1-2, 1993, p. 278-279.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015267ar>

DOI: 10.7202/015267ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Unni WIKAN : *Managing Turbulent Hearts. A Balinese Formula for Living*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1990, xxvi + 343 p., bibliogr., notes, glossaire, photos.

L'auteure veut distinguer sa recherche des études anthropologiques antérieures sur la culture balinaise, notamment celles de Gregory Bateson, Margaret Mead, Clifford Geertz et Jane Belo. Elle leur reproche une approche exotique, « esthétisante » et non intériorisée de la psychologie insulaire, ainsi qu'une certaine superficialité dans l'interprétation des données. Derrière les cérémonies splendides, l'équilibre séduisant et l'apparente sérénité des gestes quotidiens, affirme-t-elle, se cache l'univers tourmenté d'une multiplicité non homogène d'individus qui essaient, chacun à leur manière, de garder leur visage « bright and clear », ce qu'elle appelle « managing the heart ». Son livre veut démontrer comment cet objectif se traduit dans la vie de tous les jours et, avant tout, qu'il ne s'agit pas là d'une disposition culturelle innée mais bien d'une entreprise laborieuse, angoissante, permanente.

Défendant une approche nettement empirique, elle avertit son public que le livre se démarque des publications scientifiques habituelles en ce qu'il ne fournit pas d'informations fouillées sur les institutions, l'organisation sociale, la cosmologie et autres éléments de la culture balinaise, que l'on trouvera par ailleurs, précise-t-elle, dans un prochain ouvrage de Fredrik Barth. Sa méthodologie, commandée par la nature de son sujet, s'appuie sur l'observation participante, sur l'examen de situations mettant en scène des personnes d'âge et de sexe différents, de position sociale et de communauté diverses, chaque « cas » ayant été suivi sur une période allant de plusieurs mois à cinq ans, et documenté par les nombreux témoignages des parties en cause.

Le livre se divise en cinq parties totalisant 14 chapitres. Les première et seconde parties nous introduisent dans l'univers quotidien des Balinais. La troisième partie traite de l'expression des émotions, du rire en particulier, et de la santé physique et psychique. La quatrième partie est consacrée au soulagement de la souffrance, aux diverses thérapies et soins de prévention populaires ainsi qu'à la sorcellerie. La cinquième section sert de conclusion sans apporter de nouvelles hypothèses. En fait, l'ouvrage aurait pu être beaucoup plus condensé. Des redondances et des chevauchements fréquents se retrouvent d'un chapitre à l'autre. Cependant, Unni Wikan dirige son sujet comme s'il s'agissait d'un roman policier. Elle a l'art de doser les informations, ajoutant ici et là quelques détails supplémentaires à telle histoire pour faire poindre une explication qu'elle transforme aussitôt en fausse piste, accumulant les pièces du casse-tête, jonglant avec les hypothèses, les problématiques et les conclusions. La lectrice est ainsi tenue en haleine, séduite par ces développements un peu longs mais servis dans un style parfaitement maîtrisé. Il faut dire que l'argumentation de Wikan demeure fort bien structurée et que ses conclusions sont extrêmement pertinentes. Elles éclairent ma propre expérience de la culture balinaise.

Le premier chapitre donne le ton du livre et nous plonge au cœur d'une expérience particulière vécue par Unni Wikan peu après son arrivée sur le terrain. Les confidences de Suriati, une jeune femme affligée par la mort de son fiancé, et surtout l'attitude *apparemment* extrêmement sereine de cette amoureuse face à la disparition de son futur époux, allaient complètement bouleverser les projets de la chercheuse et l'orienter vers l'étude de la psychologie balinaise. C'est-à-dire vers l'étude des significations « vécues » des concepts culturels, des raisons des actions, de l'influence du hasard et de la nécessité. L'anthropologue se dit moins concernée par la culture et les émotions que par les gens. Elle souligne que le traitement des émotions varie d'une culture à l'autre, qu'il ne peut être appréhendé hors de tel ou tel contexte particulier. Ce qu'elle veut mettre en lumière, finalement, c'est une protestation et une résistance sociales continues à l'emprise culturelle. Mais ce refus

du culturel s'observera mieux dans la sphère privée, lieu privilégié de confidences, d'observations et de sa propre investigation.

Tout au long des chapitres, à travers les nombreux exemples tirés de son expérience, elle s'applique à détruire l'image de la Balinaise préoccupée uniquement de grâce esthétique et indifférente à la mort. Elle dément aussi l'absence de discrimination sexuelle et fait intervenir la variable de la position sociale, indiquant que tous ces éléments sont à considérer dans la perception balinaise des comportements sociaux. Elle questionne les multiples fonctions du rire et de la moquerie, la nécessité de maintenir le visage « bright and clear » et la crainte de l'offense comme régulateurs de l'expression des émotions. Sans s'attarder à la description des rituels d'exécution, sur lesquels on a mis trop d'emphase selon elle, l'auteure accorde une large place à la présence de la magie noire et de la sorcellerie dont elle démontre l'importance, l'efficacité et les conséquences psychosociales dans la vie quotidienne. Elle discute les notions de privé et de public, exposant comment ces concepts recouvrent, à Bali, des réalités différentes de celles de l'Occident. « Managing heart » implique ainsi un va-et-vient ininterrompu à l'intérieur d'un espace aussi bien physique que psychique : le privé et le public, le dedans et le dehors, le cœur et le visage, la pensée et l'émotion, tout ceci ne faisant qu'un et constituant l'ensemble de la personnalité balinaise. « Actually feeling-thinking is one process and is anatomically linked with the forehead » (p. 95).

L'importance accordée au jugement d'autrui sur la nature de ses propres émotions et la responsabilité de l'individu de dispenser la sérénité de son cœur, voilà les deux déterminants de l'attitude corporelle et de l'expression du visage, bref, du comportement social et même intime, puisque nul n'est à l'abri des énergies invisibles. À Bali, par exemple, rire de la mort est davantage qu'un moyen de s'exprimer soi-même. C'est un effort pour changer les sentiments et les perceptions, pour agir sur le monde. De même, la résistance aux larmes veut dire bien plus que le contrôle victorieux de son émotivité. C'est assurer à soi-même et aux autres la santé et le bonheur, et permettre à l'âme du défunt de voyager vers Dieu sans la retenir, la culpabiliser, l'inquiéter par notre douleur. Être en santé, c'est donc une certaine manière de vivre avec son environnement, une sorte d'écologie englobant la personne (corps et esprit liés) et tous les aspects de sa vie quotidienne.

Bref, les Balinais ont élaboré un modèle de vivre et pour vivre, à la fois philosophique, sentimental, éthique et pragmatique. Un modèle que l'on inculque dès le plus bas âge et qui est aussi relié à la peur de la sanction sociale, à la sorcellerie et à la somatisation comme discours sur la douleur. La culture, ici et ailleurs, ne peut donc se définir de façon abstraite. Elle est le fruit réel et vivant d'interrelations sociales variées et constantes, et non un carcan servant à emprisonner les gens dans un mode de pensée unique. Contrairement à ce que d'autres anthropologues ont affirmé, les Balinais ont semblé à Unni Wikan extrêmement conscients à l'égard de leurs modèles culturels. Il faut se rappeler, dit-elle, que les interprétations symboliques et l'élégance logique de certaines constructions, qui ne sont bien souvent que le produit de l'esprit de l'analyste, ne peuvent s'ajuster parfaitement aux comportements particuliers ni les expliquer totalement.

Jacqueline Bouchard
Département d'anthropologie
Université Laval
